

Richard Wolff : l'empire américain est FINI, la guerre de Trump contre l'Iran coule le pétrodollar

Le professeur Richard Wolff explique pourquoi la plus grande erreur de Trump dans la guerre contre l'Iran ne cesse de s'aggraver, et comment ce cauchemar d'un quart de billion de dollars creuse la tombe du pétrodollar et de l'empire américain. Les travaux du professeur Wolff : <https://www.democracyatwork.info/> <https://www.youtube.com/@UCK-6FjMu9OI8i0Fo6bkW0VA> AIMEZ la vidéo et abonnez-vous pour davantage d'analyses géopolitiques approfondies Partagez votre avis dans les commentaires ci-dessous ! Soutenez la chaîne : Patreon : <https://www.patreon.com/dannyhaiphong> ABONNEZ-VOUS SUR RUMBLE : Rumble : <https://rumble.com/c/DannyHaiphong> Suivez-moi sur les réseaux sociaux : Twitter : <https://twitter.com/DannyHaiphong> Telegram : <https://t.me/DannyHaiphong> Soutenez la chaîne d'autres façons : <https://www.buymeacoffee.com/dannyhaiphong> Substack : chroniclesofhaiphong.substack.com Cashapp : \$Dhaiphong Venmo : @dannyH2020 Paypal : <https://paypal.me/spiritho> #iranwar #useconomy #usempire

#Danny

Bienvenue dans l'émission. Comme vous pouvez le voir, je suis accompagné de l'économiste et professeur Richard Wolff, pour faire le point sur les derniers développements. Professeur Wolff, je voudrais commencer par l'état de l'empire américain. Plus précisément, par ce qui se passe avec Trump. Il semble qu'ils aient commis une grosse erreur, et l'administration s'agite autour de l'inflation. Scott Bessent a déclaré à Axios que Trump avançait sur une ligne de crête : il doit présenter une économie forte malgré des prix élevés. Or, en raison des combats au Yémen et de la fermeture persistante du détroit d'Ormuz, la marge mondiale de sécurité pour l'approvisionnement en pétrole s'amenuise de façon inquiétante. C'est ce qu'affirme le directeur général d'Aramco, la compagnie pétrolière saoudienne. Selon lui, tant que le détroit d'Ormuz ne sera pas complètement rouvert et que la confiance ne sera pas revenue, la dure réalité est que la pression va s'intensifier aux deux extrémités du baril.

Si la pression sur le pétrole brut est sérieuse, les prix des carburants raffinés ont augmenté encore plus fortement. Alors, professeur Wolff, j'aimerais avoir votre avis là-dessus. Voici ce que Scott Bessent a publié aujourd'hui. Il a déclaré que les États-Unis montrent à quoi ressemble une véritable croissance économique, avec à peine environ quatre pour cent de la population mondiale qui produit vingt-six pour cent du PIB nominal. Les entreprises américaines sont en tête du G vingt en matière de productivité. Plus de soixante des cent entreprises les plus valorisées sont américaines. Les Américains disent que le meilleur reste à venir. Mais, professeur Wolff, vous avez souvent dit que

ces statistiques peuvent être trompeuses, et que ces données peuvent l'être aussi. Alors, quel est l'état réel de l'empire américain ? Surtout maintenant que la base, ou les racines, du pétrodollar — si précieux pour la domination impériale des États-Unis — sont littéralement sous le feu, avec l'Arabie saoudite en guerre contre le Yémen, et le Yémen qui riposte. Que pensez-vous de ce qui se passe ?

#Guest

Avant que Donald Trump ne le nomme secrétaire au Trésor, monsieur Bessent était assez bien considéré dans les milieux financiers. On le voyait comme un plutôt bon sélectionneur d'actions, un plutôt bon analyste. Pas exceptionnel, mais plutôt bon. Depuis qu'il est secrétaire au Trésor, il s'est distingué en disant ce que son patron voulait qu'il dise, à un niveau et avec un enthousiasme qui lui permettront peut-être de garder son poste. Mais la réputation qu'il avait, quelle qu'elle soit, a disparu. Elle est détruite. Et ces dernières absurdités, destinées à influencer l'élection, ne font qu'achever le travail. Toute évaluation raisonnable — je dis bien toute évaluation raisonnable — de l'économie américaine arriverait à la même conclusion : certes, quelques éléments sont orientés à la hausse, certaines choses vont bien, d'une certaine manière. Mais un nombre énorme d'indicateurs, plus nombreux et plus importants, pointent vers le bas, vers le déclin.

Je ne sais vraiment pas par où commencer, parce que tout ce qu'il dit est tellement déséquilibré qu'on finit par ne plus y prêter attention, quand on connaît les statistiques. La position des États-Unis dans le monde, par rapport aux autres économies industrialisées, est aujourd'hui plus réduite, moins importante et plus faible qu'à n'importe quel moment depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. C'est vrai que président après président dit au peuple américain : « Vos meilleurs jours sont encore devant vous. » Et Monsieur Trump va encore plus loin dans ce sens que ses prédécesseurs. Mais s'il le fait, c'est parce que ce genre d'encouragement est nécessaire. Car la triste réalité, c'est l'inverse. Écoutez, il y a une multitude de façons de le montrer.

Il y a encore vingt-cinq ans, le dollar américain était si puissant dans l'économie mondiale que soixante, soixante-dix, quatre-vingts pour cent des réserves détenues par les banques centrales du monde entier étaient en dollars. Aujourd'hui, c'est beaucoup, beaucoup moins. Le commerce mondial se faisait très majoritairement en dollars. Aujourd'hui, c'est beaucoup, beaucoup moins. Je pourrais continuer. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis étaient une économie moins inégalitaire, du point de vue de la répartition des richesses et des revenus, des plus riches aux plus pauvres. Nous étions moins inégalitaires que les autres économies industrialisées. Aujourd'hui, nous sommes plus inégalitaires qu'elles toutes. Ce n'est pas une réussite. Nous parlons ouvertement de la disparition de la classe moyenne. Ce n'est pas une réussite. La Bourse est l'un de ces chiffres que monsieur Bessent aime mettre en avant. Monsieur Trump aussi.

Mais voici le fait qu'ils omettent toujours lorsqu'ils font allusion à la bonne santé de la Bourse. Les dix pour cent les plus riches des Américains possèdent quatre-vingts pour cent des actions cotées. Donc, quand vous désignez le marché, vous désignez, premièrement, les personnes les plus riches. Et donc, deuxièmement, celles qui en ont le moins besoin. Et vous parlez d'un bon indicateur qui

laisse de côté les quatre-vingt-dix pour cent de personnes qui ne possèdent pas de quantités significatives d'actions. Ou, dans le cas de la majorité des Américains, aucune action du tout. C'est extraordinaire, ce qui se passe. Mais je le comprends. Les élections s'annoncent mal. Tous les sondages que je vois indiquent que la majorité des Américains savent très bien, merci, quel est l'état de l'économie. Car ils attribuent à monsieur Trump des notes plus basses sur l'économie que sur presque tout le reste.

Ils connaissent l'inflation à laquelle ils font face, les faibles perspectives d'emploi... La semaine dernière, juste pour vous donner quelques exemples de plus, pour vous donner une idée... Le Wall Street Journal publie aujourd'hui un article expliquant que l'immobilier commercial est en grande difficulté. La hausse des taux d'intérêt a fait passer les projets qu'ils envisageaient de lancer — hôtels, centres commerciaux, tout ça — de la planche à dessin aux oubliettes. Ils n'ont plus les moyens de les financer, parce que le coût de l'emprunt a trop augmenté. Les taux des prêts immobiliers dépassent désormais sept virgule cinq pour cent. Cela signifie que, parmi les personnes âgées de dix-neuf à vingt-neuf ans, trois pour cent peuvent se permettre d'acheter un logement. La majorité de ceux qui ne le peuvent pas vivent chez leurs parents bien plus longtemps que ce que les gens devaient faire auparavant.

Ces chiffres, et bien d'autres encore, sont les références qu'on évite soigneusement de mentionner. Monsieur Bessent a une tâche difficile. On ne devrait pas l'appeler le secrétaire au Trésor, mais le champion suprême de la sélection des cerises. Pourquoi ? Parce qu'il est comme quelqu'un qui ne cueille que les quelques statistiques qui montent, tandis qu'il ignore une masse de statistiques qui, elles, vont dans le mauvais sens. C'est comme si vous alliez voir un médecin pour un bilan de santé, et qu'il vous disait : « Bon, votre température est bonne, votre numération sanguine aussi, vos plaquettes sont bonnes », puis s'arrêtait là. Et que vous deviez lui demander : « Il y a des points négatifs ? » « Oh oui, quelques-uns. Rien d'important. » « Vraiment ? Lesquels ? » Alors il se mettait à les énumérer. Et avant même qu'il ait fini sa longue liste, vous comprendriez soudain une chose : il vous faut un autre médecin.

#Danny

Et, professeur Wolff, avant cela, je tiens vraiment à aborder la crise des rendements obligataires et du marché obligataire. Mais avant d'y venir, il y a aussi, je suppose, cette façon d'esquiver la réalité. Car deux guerres majeures sont en cours, et elles ont un impact direct sur la Chine et sur l'énergie mondiale. Voici quelques images en provenance d'Arabie saoudite, après des frappes aériennes yéménites, des frappes yéménites, des tirs de missiles contre des installations pétrolières là-bas. Ces dernières vingt-quatre à quarante-huit heures, elles se sont intensifiées. Et puis, bien sûr, il y a la situation dans le détroit d'Ormuz. On n'entend parler que d'optimisme, encore et encore. Pourtant, aucun progrès n'a été réalisé sur la manière dont cette situation sera résolue. Comme je l'ai montré plus tôt, même la principale compagnie pétrolière saoudienne affirme que le détroit n'est pas ouvert.

Il est bel et bien en plein chaos. Alors, quelles en sont les conséquences ? Tout l'empire économique financiarisé des États-Unis repose sur l'énergie, sur le pétrodollar. Quel effet cela a-t-il aujourd'hui sur l'état de l'empire américain ?

#Guest

Eh bien, je le vois à deux niveaux. Le premier, que vous évoquez, concerne ce mensonge incessant. Vous savez, selon eux, le détroit d'Ormuz n'a jamais été fermé. Ils ont renforcé le contrôle. Ils s'assuraient que... Ils étaient en train de... Monsieur Trump ne s'arrête jamais. C'est stupéfiant. Vous savez, tous les politiques mentent. On y est un peu habitués. Du moins ici, aux États-Unis, on y est habitués. Et puis, à l'approche des élections, comme en ce moment, l'amplification des mensonges, c'est impressionnant aussi. Mais je dois dire que, après avoir vu pas mal de choses au fil des ans, le niveau de conneries qui circule ces temps-ci est vraiment incroyable. C'est complètement hors normes. C'est à peu près à la hauteur des milliards de dollars déversés dans cette élection hors année électorale. L'argent et les conneries ont peut-être un lien plus profond que je ne le pense. Oui, les marchés pétroliers sont extrêmement secoués.

Je veux rappeler aux gens que nous avons désormais une guerre sur deux fronts. Il y a le détroit d'Ormuz, d'une part. Mais il y a aussi la mer Rouge et le mouvement houthi au Yémen, d'autre part. Il y a quelque temps, les États-Unis, à la demande de l'Arabie saoudite, ont entrepris de bombarder et de détruire les Houthis. Puis, au bout d'un certain temps, les États-Unis ont annoncé deux choses. Premièrement : ils les avaient détruits. Deuxièmement : ils s'en allaient. Quand la poussière est retombée, et dans la période qui a suivi, il est devenu clair que la deuxième affirmation, leur départ, était vraie. Mais la première, selon laquelle ils les avaient vaincus, c'était un autre mensonge. Ils n'avaient rien fait de tel. Qu'est-ce qui l'a prouvé ? La décision des Houthis de contrôler le petit détroit à l'extrémité de la mer Rouge, ainsi que la mer Rouge comme zone de transport et zone d'accostage pour le pétrole saoudien. Voilà le mensonge.

Maintenant, le mensonge suivant. L'Arabie saoudite va s'occuper des Houthis yéménites, d'une manière dont les États-Unis n'ont pas été capables. Eh bien, si vous comparez les capacités militaires américaines à celles de l'Arabie saoudite, vous en mourrez de rire. La seconde, c'est une mouche, et l'autre, c'est un éléphant. Ce que l'éléphant n'a pas pu faire, la mouche aura du mal à le faire aussi. Oui, ils recevront de l'aide, discrète ou ouverte. Mais qui gagnera, dans cette affaire ? On ne sait pas. Je ne vais pas faire de prédiction, et je sais que les prédictions de qui que ce soit ne valent rien. C'est pourquoi l'annonce, hier, qu'ils bombardaient la capitale du Yémen est suivie aujourd'hui par les images que vous nous montrez, d'installations pétrolières en feu à Riyad, en Arabie saoudite.

Alors, oui, ça ne me surprend pas. On entend une chose après l'autre. Le président est désespéré. Il est du côté perdant dans deux guerres en même temps. On n'est pas censé se présenter à une élection en étant en train de perdre une guerre. Ce génie, ce génie stable, en perd deux : celle en Ukraine et celle au Moyen-Orient. C'est extraordinaire qu'il ose encore se montrer, sans même parler du fait qu'il multiplie les déclarations que les médias qui les relaient sont eux-mêmes obligés de

contester, de remettre en question, de mettre en doute. Et cela m'amène à vous dire ce qui, selon moi, est le point le plus important ici.

Le New York Times a publié un article il y a quelques jours, avec un titre du genre : « Le monde de l'investissement perd confiance dans les États-Unis. » C'est exact. C'est ce qui se passe. La domination américaine, qui a été si remarquable de mille neuf cent quarante-cinq à deux mille quinze... n'est-ce pas ? Soixante-dix ans de domination extraordinaire, durant lesquels les États-Unis ont hérité de tous les empires que les Britanniques, les Français, les Allemands, les Espagnols et les Italiens ne pouvaient pas conserver. Ils les ont tous abandonnés juste après la Seconde Guerre mondiale, et les États-Unis se sont empressés de prendre leur place. Et donc, nous avons eu la domination sur la majorité de la population mondiale : les gens qui vivent dans les anciennes colonies d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine.

Et nous vivons, nous, en Amérique, une vie extraordinaire. L'importance de tous ces détails — l'Ukraine, la mer Rouge, le détroit d'Ormuz, et ainsi de suite — le niveau d'inégalités grotesques, une économie comme la nôtre qui se félicite, hier encore, de la hausse de la valeur de certaines actions, grâce à laquelle Elon Musk redevient le seul et unique milliardaire en milliers de milliards de dollars au monde. Mon Dieu. Voilà ce que le capitalisme apporte à un monde en crise : des centaines de milliards de dollars pour rendre encore plus riche l'homme qui est déjà le plus riche du monde. Ce n'est pas une économie dont on peut se vanter. Le mot qui me vient à l'esprit, pour une économie qui fait ce que nous faisons alors que nous traversons ce que nous traversons, ce mot, c'est la honte.

#Danny

Oui, c'est très bien dit, professeur Wolff. Et je suis heureux que vous ayez évoqué plus tôt l'écart entre ce qu'on nous raconte dans les médias dominants et ce qui se passe réellement sur le front au Yémen. Il semble que cette prétendue opération défensive saoudienne ne soit plus vraiment une offensive. Ils ont été repoussés. Je pense même qu'ils subissent de très lourdes pertes dans les zones qu'ils tentent de reprendre près du détroit de Bab el-Mandeb. C'est là que se situe la situation. Et cela ne fait qu'ajouter à cette pression mondiale, parce que l'Arabie saoudite est un carrefour essentiel des marchés pétroliers mondiaux, du pétrodollar.

Cela accentue encore la pression autour de la situation iranienne. J'ai vu des estimations selon lesquelles cette guerre aurait coûté jusqu'à deux cent soixante milliards de dollars aux États-Unis au total, si l'on ajoute les pertes militaires, les pertes d'équipements, les dépenses liées à la guerre, puis les saisies immobilières pures et simples, ainsi que les pertes économiques. Quelle est donc votre réaction à cela ? Car l'administration Trump se vante souvent que les États-Unis sont dans une bien meilleure position sous sa direction. Et pas seulement sous sa direction, mais aussi, vous savez, malgré cette guerre contre l'Iran. Selon elle, les États-Unis sont désormais dans une meilleure situation, pas seulement sur le plan économique, mais qu'ils sont totalement de retour. Comment réagissez-vous à cela, compte tenu des chiffres que je viens d'évoquer ?

#Guest

Encore des conneries, un flot ininterrompu. Il dit tout ce que la situation semble lui suggérer pour se servir lui-même. Les élections approchent. Elles sont dans moins d'un mois. Ça s'annonce très mal pour le président, très mal pour le Parti républicain. Ils n'y peuvent rien. Cette absurdité : « Je pourrais envahir l'Iran après les élections. » S'il pouvait envahir l'Iran, il n'aurait aucune raison d'attendre après les élections. Tout ce que vous faites, c'est donner à l'Iran et à ses alliés — parmi lesquels figurent ces pays importants que sont la Russie et la Chine — davantage de temps pour accumuler des drones et des missiles. Et cela fera de toute invasion américaine une erreur colossale, qui s'ajoutera à l'erreur déjà commise.

Écoutez, ils ont essayé de contrôler et de dominer l'Iran par une guerre, en juin deux mille vingt-cinq. Elle a duré douze jours, parce qu'ils n'avaient ni compris ni anticipé la capacité des Iraniens à riposter. En février de cette année, alors même que le président nous disait l'an dernier qu'on avait anéanti leur programme nucléaire, qu'on n'avait plus rien à craindre, que tout était réglé — ce sont des citations presque exactes —, en février de cette année, à peine six mois plus tard, on nous dit qu'il faut attaquer de nouveau. Et devinez pourquoi. Pour les empêcher d'avoir l'arme nucléaire ? Je croyais qu'on avait réglé ça l'an dernier. Mais c'est parce qu'il ment. Et ses mensonges sont devenus tellement normaux, tellement routiniers, tellement fréquents, qu'on en est à cette célèbre histoire du garçon qui criait au loup. Vous continuez à crier, mais il n'y a pas de loup. Vous continuez à hurler, mais il n'y a pas de loup.

Puis, un jour, le loup arrive vraiment. Vous criez encore, mais personne ne vous croit, parce que vous avez menti trop souvent. Monsieur Trump n'a jamais entendu cette histoire, ou alors il ne l'a pas comprise quand on la lui a racontée. Donc non, je ne pense pas que les choses changent beaucoup, voire pas du tout. C'est pour ça que le prix de l'essence reste élevé. C'est pour ça que le prix du diesel a augmenté. D'ailleurs, il a augmenté davantage que l'essence pour nos voitures. Cela veut dire que chaque camion qui roule au diesel — et c'est la plupart d'entre eux — ainsi que chaque tracteur et tout autre équipement agricole fonctionnant au diesel, coûtent davantage aux agriculteurs. Cela réduit leur capacité à gagner leur vie. Notre crise du coût de la vie est pire qu'elle ne l'était lorsque les gens ont commencé à en parler, il y a six mois. Donc non, l'économie est dans un état terrible. Les guerres ne se passent pas bien.

Et laissez-moi vous dire quelque chose. Les Américains ne prêtent pas autant attention qu'ils le devraient à ce qui se passe dans les autres pays. La France, en tant que nation, est à l'arrêt au moment où je vous parle. Dans la ville de Paris, de nombreuses rues sont impraticables. Il y a des quartiers où la police n'ose pas entrer, parce que les étudiants, au lycée comme à l'université, sont organisés pour manifester. Et voici pourquoi ils manifestent : dans leurs écoles, dans leurs universités, ils n'ont pas les enseignants qu'ils devraient avoir. Ils n'ont pas le papier toilette qu'ils devraient avoir. En revanche, ils ont une population de rats qu'ils ne devraient pas avoir. Pourquoi ? Parce que le gouvernement fait des économies en ne dépensant pas pour l'éducation de la population. Et pourquoi cela ?

Pour qu'ils puissent envoyer de l'argent afin d'aider les Ukrainiens. Eh bien, les Français ont dit : « Non, non, vous êtes le gouvernement français. Votre première responsabilité, c'est envers les Français, qui paient vos impôts, vos salaires, et que vous êtes censés servir constitutionnellement. » « Vous ne nous servez pas en affamant nos écoles, et donc en compromettant l'avenir de nos jeunes et de l'économie de notre pays, pour aider les Ukrainiens. Vous êtes fous ou quoi ? » Et d'ailleurs, en Allemagne, lors des trois dernières élections, le grand succès, c'est l'Alternative pour l'Allemagne, un parti politique de droite qui ne veut plus envoyer d'argent allemand à l'Ukraine. Depuis longtemps, l'Ukraine n'aurait pas pu combattre la Russie.

C'est un combat inégal. Les Russes sont bien plus puissants. Qu'est-ce qui permet à l'Ukraine de tenir ? Une guerre jusqu'au dernier Ukrainien. Beaucoup d'armes venaient autrefois des États-Unis et d'Europe. Désormais, elles viennent surtout d'Europe. Et la colère là-bas devrait tous nous alerter. Elle a conduit Jean-Luc Mélenchon, principal responsable politique de gauche en France, chef du bloc de gauche à l'Assemblée nationale — le plus grand groupe de cette assemblée, plus important que celui du président Macron et que celui de Le Pen, à droite — à faire une proposition hier. Monsieur Mélenchon a déclaré que, si le gouvernement avait besoin d'argent pour maintenir les écoles, il fallait annuler dix-huit pour cent de la dette nationale.

Allez voir ces grandes banques, ces grandes entreprises et ces riches, ceux qui détiennent l'essentiel de la dette nationale française, et dites-leur qu'ils ne toucheront pas d'intérêts, qu'ils ne récupéreront pas leur argent, parce qu'il y a une priorité plus importante. Ils sont peu nombreux. Et les personnes qui ont besoin d'être éduquées, c'est l'ensemble du pays français. Vous savez ce que ça provoque ? Tous les banquiers, quoi qu'ils vous disent par ailleurs, se réunissent en ce moment même en urgence. Parce que tout le système financier, qui repose sur la dette publique, vient de recevoir un nouveau signal : notre système économique n'est pas celui que monsieur Bessent et Trump nous décrivent. C'est littéralement l'inverse.

#Danny

Oui, eh bien, professeur Wolff, je pense que ce sont là d'excellents arguments. Et je suis heureux que vous ayez évoqué l'impact mondial du déclin de l'empire américain, ainsi que des guerres qu'il mène. Partout dans le monde, on voit à quel point les gens ordinaires, surtout, sont de plus en plus ébranlés. Ma question est donc la suivante : le coût colossal de cette seule guerre, la guerre contre l'Iran, commencée le vingt-huit février, se chiffrerait, selon certaines estimations, en milliers de milliards de dollars, si l'on prend en compte le coût économique global au fil du temps et les projections pour l'avenir. Mais pourriez-vous peut-être expliquer comment ce processus parallèle que vous avez souligné — la catastrophe économique de l'empire dans son ensemble, et ses effets partout, y compris en Occident, comme on le voit en France — touche si durement les gens ordinaires ?

Mais il y a aussi, en parallèle, la baisse du niveau de vie, la pression à laquelle les gens ordinaires sont confrontés. On le voit avec le diesel. On le voit dans la crise du marché obligataire. On le voit avec ce phénomène : les riches s'enrichissent encore grâce à tout cela, tandis que les gens ordinaires s'appauvrissent beaucoup. Et tout cela évolue en parallèle avec le fait que les États-Unis, et l'Occident dans son ensemble, apparaissent bien moins dignes de confiance et, au final, bien moins influents sur les affaires de la planète. Comment ces deux choses s'articulent-elles ?

#Guest

Eh bien, reprenons ce dont nous parlions : le déclin de l'empire américain. Car il a des conséquences, des effets. Et une fois qu'on les voit, cela aide à comprendre où nous en sommes. Alors, remarquez quelque chose d'étrange à propos des États-Unis et de l'Europe ces dernières années. Ces deux régions sont étranges de la manière suivante : les États-Unis sont dans une situation économique moins catastrophique que les Européens. C'est un fait que, aux États-Unis, des gens comme Trump et Bessent répètent sans cesse. Nous nous en sortons mieux qu'eux. C'est pareil avec la Chine. L'économie chinoise connaît une croissance bien plus forte, et bien plus rapide, que celle de n'importe quel pays d'Europe ou que celle des États-Unis. Si vous cherchez un indicateur du déclin de notre empire, en voici un : l'influence mondiale et la puissance mondiale de la Chine grandissent chaque jour.

Nous sommes en déclin ; eux, ils montent. Ça devrait être un sujet. Ce n'est pas qu'ils sont agressifs envers les États-Unis. Ils n'en ont pas besoin. Depuis trente-cinq ans, ils connaissent une très forte croissance sans expansion. Je le répète : sans expansion. Les Chinois ont une seule base militaire en dehors de leur pays. Les États-Unis en ont sept cent cinquante. Il n'y a aucune comparaison possible. Les troupes américaines sont partout dans le monde, dans vingt, trente, quarante pays. Où sont les troupes chinoises ? En Chine. C'est un point de compréhension fondamental. On n'en parle jamais ici, et c'est pour ça que vous ne l'avez pas en tête. Maintenant, laissez-moi vous montrer d'autres conséquences. Vous savez, les Européens et les dirigeants américains savent ce que je dis. Ils savent que la richesse de ces pays, en Europe comme ici, dépendait de manière cruciale du colonialisme.

C'est évident dans le cas de la France, de l'Allemagne ou de la Grande-Bretagne. La Grande-Bretagne est une petite île froide et humide, au large du continent européen. Mais quand elle a pu prendre le contrôle de l'Inde, un pays immensément plus riche, beaucoup plus vaste, bien plus peuplé, avec davantage de ressources que la Grande-Bretagne n'en a jamais eu, elle a pris le contrôle de l'Inde et en a transféré les richesses vers la Grande-Bretagne. La Belgique a pris les richesses du Congo, la région la plus riche d'Afrique, et les a rapportées dans ce petit pays du nord-ouest de l'Europe, qui serait un petit pays pauvre sans son passé colonial. Et puis, quand les puissances coloniales, surtout la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la Russie, ont fini par s'entretuer lors des Première et Seconde Guerres mondiales — parce que c'est de cela qu'il s'agissait —, c'était la rivalité entre les empires.

Ils se sont tous détruits les uns les autres, à une exception près : les États-Unis. Comme la puissance aérienne n'avait pas encore été développée, les océans Atlantique et Pacifique nous protégeaient. Pendant la Seconde Guerre mondiale, vingt-sept millions de Russes sont morts. Pendant la Seconde Guerre mondiale, quatre cent mille Américains sont morts. Un éléphant, une mouche. Toutes les morts sont horribles. Toutes les guerres sont terribles. Mais on ne peut pas comparer. Donc, après la Seconde Guerre mondiale, avec la destruction de tous les anciens empires, les Américains ont hérité. Notre prospérité des soixante-dix dernières années, c'est la prospérité de gens qui héritent de leur richesse. Ils ne la créent pas. Ils en héritent. Et c'est là qu'apparaît une forme de désespoir, parce que nous savons, et les Européens aussi, que nous ne pouvons pas vraiment récupérer ces colonies. Ils ne nous le permettront pas. Alors, nous avons — et je le dis très sérieusement — des fantasmes de colonialisme renouvelé. Les Européens sont hystériques à l'idée d'avoir une guerre avec la Russie. Pourquoi ?

La Russie n'a pas de bases militaires partout dans le monde. La Russie n'a jamais dit vouloir s'étendre en Europe. Pourquoi les pays européens penseraient-ils ça ? Les Russes mettent des années à faire la guerre dans un tout petit coin de l'Europe. Ils vont se lancer dans la colonisation de l'Europe ? C'est stupide. Pourquoi ? Pourquoi inventer ça ? La Russie est le plus grand pays du monde par sa superficie. L'immense partie asiatique de la Russie, et une bonne partie de sa partie européenne, ne sont pas bien explorées. Il ne fait aucun doute qu'ils ont sous leurs pieds toutes sortes de terres rares, ainsi que du pétrole et d'autres minerais précieux. La Russie est déjà le plus grand producteur de pétrole au monde, à bien des égards, et ainsi de suite.

Le fantasme des Européens, c'est de faire la guerre à la Russie, de parvenir d'une manière ou d'une autre à la vaincre, puis, comme l'a dit Kaja Kallas, la ministre des Affaires étrangères de l'Union européenne, de découper la Russie en petits pays. Et chacun de nous, en Occident, pourrait en avoir un comme colonie. Et pour montrer que nous pouvons surpasser les Européens dans le fantasme colonialiste, monsieur Trump veut reprendre le canal de Panama. Il veut s'emparer du Groenland. Il veut faire du Canada le cinquante-et-unième État. Vous voyez l'idée ? Des fantasmes coloniaux. Comme ça, nous pourrions redevenir riches. Il attaque le monde entier avec ses droits de douane. C'est de la folie, mesdames et messieurs. C'est le signe d'une économie qui cherche désespérément à récupérer ce qui n'est plus disponible.

Vouloir être une puissance coloniale aujourd'hui, c'est ne pas comprendre que les dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles, l'ère du colonialisme, quand les Européens ont créé l'économie mondiale, nous ont tous réunis. Une grande réussite du capitalisme. Mais il faut regarder les faits en face : l'économie mondiale qu'ils ont créée était une production monstrueuse et déséquilibrée. La richesse en Europe occidentale, en Amérique du Nord et au Japon ; la pauvreté partout ailleurs. Waouh. Pas du bon travail. C'est bien d'avoir créé une économie mondiale. Mais la manière dont vous l'avez fait, injuste, déséquilibrée, inégalitaire, étrange, était terrible. Et ce n'est pas grave, parce que c'est derrière nous. Nous vivons à l'ère anticoloniale, une période de l'histoire humaine où le monde entier ne veut plus qu'un pays fasse ça à un autre.

Si vous essayez de faire ça maintenant, vous allez obtenir des résultats étranges. Je vais vous donner un exemple. Le petit pays d'Israël cherche à devenir le Grand Israël, en prenant Gaza, la Cisjordanie, le sud du Liban, et ainsi de suite. Et vous savez à quoi cela mène ? À un génocide. Il est temps de comprendre que, oui, nous aussi, nous sommes un empire en déclin, et que cela va nous coûter à tous. Mais nous vivons dans une Amérique où les riches et les puissants veulent conserver tout ce colonialisme. Ils ne veulent rien céder. Alors, à mesure que l'empire décline, ils s'accrochent à ce qui est à eux. Et nous, tous les autres dans ce pays, nous devons renoncer à toujours plus.

C'est pour ça que l'homme le plus riche du monde, Elon Musk, brandissait une tronçonneuse l'an dernier, supprimant les emplois publics de centaines de milliers d'Américains qui rendent des services à notre population. C'est pour ça que, la semaine dernière, le vice-président Vance a annoncé fièrement qu'ils avaient retiré sept cent cinquante mille familles du programme Obamacare, pour ne pas avoir à dépenser d'argent pour les soins de santé de ces gens. Le peuple français est dans la rue et dit : « Plus jamais ça. » Et le monde observe, pour voir si, quand et comment d'autres peuples vont réagir. Les Français sont toujours les premiers dans ce genre de choses. C'est pour ça que nous nous intéressons tous à la Révolution française de mille sept cent quatre-vingt-neuf, et que nous l'étudions. Mais ça arrive ici aussi. Ce genre de choses arrive lorsque les problèmes qui les frappent ressemblent tellement à ceux qui nous frappent.

#Danny

Oui, eh bien, ce que vous disiez sur le recul de l'empire américain et sur les ambitions coloniales des États-Unis, de l'Europe et d'Israël, et sur le fait qu'elles produisent des résultats étranges... Je pense que l'un de ces résultats étranges, c'est ce que vous avez évoqué : le monde est effectivement en train de s'éloigner — très, très violemment, en réalité — de ces trois entités, qui sont étroitement liées sur le plan idéologique et, bien sûr, économique. Selon vous, quel effet cela aura-t-il sur le système financier mondial ? J'avais dit que je voulais aborder ce sujet.

Tout le monde parle du marché obligataire, des rendements, des... vous savez, vous avez évoqué la hausse des taux des crédits immobiliers, de l'investissement, et tout ça. Comment cet aspect s'inscrit-il dans le changement que nous observons dans le monde ? Et, au fond, on entend toutes sortes de commentaires disant que le dollar est désormais bien plus fort, que les effets de la guerre en Iran ont été atténués. Mais il se pourrait qu'il se passe quelque chose de plus vaste, de plus profond, que les économistes traditionnels, les groupes de réflexion et autres passent peut-être à côté.

#Guest

Oui, je pense que M. Bessent a peut-être dit — je ne me souviens plus si c'est lui ou quelqu'un d'autre — cette histoire à propos du dollar. Le dollar pèse moins dans le commerce mondial aujourd'hui qu'à n'importe quel moment depuis la Seconde Guerre mondiale. Enfin, c'est tout simplement absurde. La tendance est sans ambiguïté. Ça ne fait pas le yoyo. Ça baisse. Ce qui se dit

est vraiment remarquable, à mes yeux. Bon, voilà l'histoire. Partout dans le monde, quand des gens riches ou de grandes entreprises ont de l'argent, du patrimoine, et qu'ils essaient de le préserver, j'aime rappeler au monde qu'on peut nous diviser en deux groupes de personnes.

Ceux qui se concentrent sur le fait de gagner leur vie, qui n'ont pas vraiment de patrimoine, et ceux qui en ont. Car la différence, c'est que ceux qui en ont cherchent surtout à savoir comment le conserver. Alors que nous autres, on ne pense au patrimoine qu'en se disant qu'il y a peut-être un moyen d'en obtenir, vous savez, par une astuce, comme acheter un billet de loterie ou quelque chose comme ça. Et le moyen le plus sûr de conserver un patrimoine, pour les riches, les entreprises, et ainsi de suite, c'est la dette d'un gouvernement. Pourquoi ? Parce que si vous avez de l'argent et que vous le gardez simplement sans y toucher, il ne vous sert à rien. Et si les prix augmentent, s'il y a de l'inflation, comme c'est le cas aujourd'hui, alors la valeur de cet argent diminue. À mesure que les prix montent, vous gardez votre argent, mais ce que vous pouvez acheter avec cet argent diminue, puisque le prix des biens augmente.

Les gens qui ont beaucoup d'argent n'aiment pas le garder sous forme d'argent. Alors, qu'est-ce qu'ils peuvent en faire ? Ils peuvent le prêter. Il existe des marchés où l'on prête de l'argent. On les appelle les marchés de capitaux. Vous prêtez votre argent à d'autres personnes. Et on les appelle ainsi parce que les principaux emprunteurs sont des gens qui ont des projets, des investissements qu'ils veulent réaliser. Ils veulent emprunter l'argent, en partie ou en totalité, pour faire cet investissement. Par exemple, tous les centres commerciaux que vous avez pu voir ont été construits par quelqu'un qui a emprunté l'argent nécessaire pour financer leur construction, payer les ouvriers, acheter l'acier, le ciment, et tout le reste. Tous les hôtels sont construits avec de l'argent emprunté. Les banques recueillent tout l'argent que les gens ont, leur en versent une petite part sous forme d'intérêts, puis elles le prêtent à leur tour.

Mais supposons que vous vous inquiétiez de la sécurité d'un prêt accordé à monsieur Tout-le-monde, à Donald Trump ou à n'importe qui d'autre, parce que vous n'êtes pas sûr qu'ils sachent ce qu'ils font. Vous n'êtes pas sûr que leur projet réussira. Et vous avez terriblement peur que, s'ils échouent, ils se déclarent en faillite. « On n'y est pas arrivés. » Et quand on fait faillite, on peut notamment voir une partie, ou la totalité, de ses dettes effacée. Waouh, pour les riches, ça change tout. Ils ne veulent pas prêter à quelqu'un qui pourrait ne pas leur verser les intérêts, ou ne pas leur rembourser le capital qu'ils ont prêté. Au fil des années, cela a conduit beaucoup de gens à préférer prêter à un gouvernement plutôt qu'à un constructeur d'hôtels, de centres commerciaux, ou à n'importe quel promoteur, ou grand projet. En ce moment même, des milliards sont prêtés pour construire des installations destinées à l'intelligence artificielle, des centres de données, et tout ce qui va avec.

Mais c'est très risqué. Alors, les gens veulent prêter au gouvernement. Et le gouvernement emprunte beaucoup, en particulier. Les États-Unis sont le pays le plus endetté au monde. Nous devons quarante mille milliards de dollars. Personne d'autre. C'est nous. Nous devons une somme énorme. Les gens ont accepté de prêter au gouvernement des États-Unis parce qu'ils sont sûrs qu'il remboursera. Enfin, c'est ce qu'ils pensent, ce qu'ils espèrent. En tout cas, il est mieux placé pour

rembourser qu'un promoteur immobilier privé. D'abord, le gouvernement doit publier beaucoup de données sur ses propres finances. Beaucoup d'entreprises ne sont pas obligées de le faire. Les emprunteurs, eux, doivent montrer leurs comptes à la banque. Mais qui sait si on peut compter sur le fait qu'ils disent la vérité ? Chaque jour, on attrape un escroc.

Prêter aux gouvernements a donc été attractif jusqu'à présent. Pourquoi cela change-t-il maintenant ? Parce que les gouvernements ont trop emprunté. Vous voyez, c'est tout le problème de l'histoire humaine : ils empruntent tellement que les prêteurs potentiels commencent à se gratter le menton, la tête et d'autres parties du corps, en se demandant : est-ce vraiment prudent de faire ça ? Et la réponse, à mesure que la dette augmente encore et encore — aux États-Unis, par exemple —, c'est qu'ils commencent à dire : nous ne sommes plus disposés, comme avant, à vous prêter autant que vous le voulez. Et le premier signe, c'est que, soudain, de plus en plus de gens disent : « Je vous prêterai de l'argent, l'Amérique, les États-Unis. Mais comme vous êtes un gros emprunteur mauvais payeur, vous allez devoir me verser davantage d'intérêts pour que je vous prête. »

Et on apprend donc que la dette à long terme des États-Unis coûte au gouvernement de plus en plus d'intérêts. Et si certains se demandent : « Quel rapport avec moi ? » Voici la réponse, Marie et Jean. D'après vous, d'où viennent les intérêts que les gouvernements versent aux prêteurs ? De vos impôts et des miens. Nous payons ces impôts. Quand nous buvons une canette de bière, quand nous faisons le plein d'essence, ou quand nous payons notre impôt sur le revenu, le quinze avril, cet argent va à un gouvernement qui en prélève désormais une énorme part sans l'utiliser pour fournir le moindre service aux États-Unis.

Il prend simplement cet argent et le reverse aux riches, aux grandes entreprises et à quelques gouvernements étrangers, qui sont les principaux créanciers des États-Unis. Écoutez, mes amis, cette situation nous détruit. Les taux des crédits immobiliers sont maintenant à sept virgule cinq pour cent. Vous n'avez pas les moyens d'acheter un logement. La plupart des Américains non plus, désormais, et rien ne laisse entrevoir une amélioration. Des projets hôteliers, à moitié construits, sont arrêtés. Ils ne vont pas emprunter davantage pour terminer les travaux, parce qu'ils devraient payer des taux d'intérêt qui rendraient le projet non rentable. Or c'est justement pour cela qu'ils l'avaient construit au départ. Tout s'effondre autour de nous. L'essence coûte plus cher. Tout ce que nous achetons au supermarché coûte plus cher, parce que tout est transporté par camion.

Et les camions roulent au diesel. Or, le diesel a augmenté encore plus que l'essence ces un ou deux dernières années. Alors, on se fait frapper de tous les côtés. Et puis, le vice-président Vance supprime l'assurance maladie de sept cent cinquante mille familles américaines. Ça nous tombe dessus de tous les côtés. Pendant ce temps, la Bourse se porte très bien. C'est vrai. C'est pour ça que monsieur Trump et monsieur Bessent la mettent en avant. Mais il y a une statistique qu'ils n'ajoutent jamais à leurs déclarations : les dix pour cent d'Américains les plus riches possèdent quatre-vingts pour cent des actions. Autrement dit, ce sont eux qui peuvent tenir le plus longtemps. Nous, c'est nous qui devons payer le prix d'un empire en déclin.

Et comme nous ne nous asseyons pas avec le reste du monde pour organiser le déclin de notre empire, parce que nous pensons pouvoir obtenir davantage d'empire, nous pourrions rebaptiser le détroit d'Ormuz en détroit d'Ivanka Trump, ou peu importe ce que l'homme orange a en tête. Nous gaspillons des ressources vitales, des centaines de milliards de dollars, en Ukraine, maintenant au Moyen-Orient, en soutenant Israël, et ainsi de suite. C'est de l'argent qui aurait pu, et qui aurait dû, être utilisé pour rendre la planète vivable. Pourquoi orientons-nous tout contre la Chine ? Ce n'est pas une guerre. Qu'est-ce que ça va donner, une guerre ? La Chine compte quatre ou cinq fois la population des États-Unis. L'alliance entre la Russie et la Chine les rend bien plus puissants militairement que nous, et de très loin. Allons-nous continuer à faire comme si ce n'était pas vrai ? C'est ce que nous faisons en ce moment.

Nous menons une guerre à des milliers de kilomètres, autour du détroit d'Ormuz, parce que les États-Unis, pensant pouvoir conserver leur contrôle sur le monde, ont lancé une guerre contre l'Iran en juin de l'année dernière, puis de nouveau en février de cette année. Avant cela, le détroit d'Ormuz était ouvert. Monsieur Trump va dire : « J'ai ouvert le détroit. » Non, vous ne l'avez pas ouvert. Vous l'avez fermé par ce que vous avez fait. Et maintenant, vous voulez l'ouvrir. Le monde regarde cela et se dit : « Mais à quoi nous sert ce clown ? » S'il n'avait pas été là pour attaquer l'Iran, toute cette affaire... le détroit n'aurait pas été fermé, le pétrole aurait continué à circuler, le prix de l'essence... Les choses que Monsieur Trump veut aujourd'hui, il doit se battre pour les obtenir, parce qu'il a provoqué le problème. Réélire des gens comme ça, c'est comme se tirer une balle dans le pied.

#Danny

Ma dernière question pour vous, professeur Wolff. Compte tenu de tout ce que vous venez de dire, il y a cette forme d'arrogance que j'ai relevée. Notamment cette idée que vous venez d'exposer, concernant l'impact sur le dollar, sur les gens ordinaires, et sur la manière dont l'argent est dépensé. Beaucoup de gens disent : eh bien, les États-Unis peuvent simplement imprimer de l'argent pour tout ce qu'ils veulent, autant qu'ils le veulent. Et cela les rend presque à l'abri, non seulement des crises économiques, mais aussi des inégalités. L'idée qu'une guerre, comme une guerre contre l'Iran, puisse mettre les États-Unis en faillite, ou avoir des conséquences budgétaires et économiques durables sur l'économie américaine. Que répondez-vous à cela ? Parce que c'est quelque chose qui me dérange toujours. Je l'entends tout le temps : les États-Unis vont continuer à imprimer de l'argent. Les impôts n'ont pas d'importance. Il suffit d'imprimer, d'imprimer, d'imprimer. Comment répondez-vous à cette affirmation que j'ai entendue, notamment de la part d'économistes traditionnels — même d'économistes traditionnels — mais aussi de personnes très critiques de ce qui se passe actuellement ?

#Guest

Je l'entends aussi, Danny, donc je suis content que vous en parliez. Commençons comme ça. Cette affirmation est globalement vraie. Pendant les soixante-dix ans qui vont de mille neuf cent quarante-cinq à, disons, deux mille quinze, les États-Unis pouvaient imprimer des dollars. Et le monde avait

tellement besoin du dollar, soit pour l'obtenir et le conserver comme réserve dans sa banque centrale, soit parce que des gens riches, dans d'autres pays, voulaient détenir une partie de leur fortune non pas dans la monnaie de leur propre pays, parce qu'elle n'était pas si sûre, mais en conserver une partie en monnaie américaine. Oui, le gouvernement américain pouvait emprunter, et tout le monde lui prêtait, parce que c'était l'entité — ou le gouvernement, en l'occurrence — la plus sûre et la plus fiable à qui prêter.

Donc, pendant soixante-dix ans, les États-Unis ont occupé une position dominante. Ils ont hérité de tous les empires, au moment où ceux-ci n'étaient plus capables de continuer à les diriger. Pendant un temps, on pouvait faire ce que dit cet adage. L'erreur que font ces gens, c'est exactement ce dont nous parlons depuis le début de cette heure. L'empire est terminé. Il ne grandit plus. Il n'est pas à son apogée. Il décline. Et donc, tout ce que nous pensions avoir décline, petit à petit. Pas en ligne droite, pas partout au même rythme, mais ça décline. Je vais vous donner un exemple militaire, parce que nous n'en avons pas encore parlé. En mille neuf cent soixante-quinze, nous avons perdu la guerre au Vietnam. Nous l'avons perdue.

Nous sommes allés à seize mille kilomètres, aussi loin des États-Unis qu'on puisse aller. Avant même d'être allés aussi loin, on commence à revenir de l'autre côté de la planète. Nous avons mené une guerre pendant plusieurs années. Un demi-million de soldats américains y ont été envoyés. Et notre ennemi, c'était quoi ? Le Parti communiste du Nord-Vietnam. À l'époque, le Vietnam était l'un des pays les plus pauvres du monde. Et les États-Unis étaient l'héritier mondial de tout le monde en tant qu'empire : le plus riche, le plus puissant, avec la plus grande armée. Et nous avons perdu. Vous savez comment on sait qu'on a perdu ? Parce que le gouvernement du Vietnam, aujourd'hui, c'est le Parti communiste du Nord-Vietnam. C'étaient les gens que nous combattions. Ils ont gagné. Nous avons perdu.

Tous ces soldats américains sont partis. Les États-Unis n'ont rien retiré de cette guerre, à part tous les morts, tous les blessés, tous ceux qui se sont suicidés, et les dizaines de milliards de dollars perdus. Un peu plus tard, nous avons eu une autre guerre, en Afghanistan. L'ennemi, à l'époque, c'était les talibans. Vous savez qui dirige l'Afghanistan aujourd'hui ? Les talibans. C'est un autre indice de qui a gagné et de qui a perdu. Nous venons enfin de quitter l'Irak, après de très, très nombreuses années. Et l'Irak est désormais, en grande partie, un bon allié de l'Iran. Nous n'avons pas gagné. Et maintenant, l'Iran. L'Iran, c'est différent. Parce que, contrairement aux Vietnamiens, ils ont gagné en tenant plus longtemps que l'armée américaine. Les talibans ont gagné en tenant plus longtemps. Ils ne pouvaient pas riposter. Ils n'avaient pas d'armée de l'air.

Ils n'avaient pas une marine importante. Mais les Iraniens... les Iraniens, c'est quelque chose de nouveau. Nous sommes probablement en train de perdre, mais les Iraniens ripostent. Ils ont des drones. Ils ont des missiles, beaucoup de missiles, et ils sont enterrés dans des endroits où les Américains ne peuvent pas les atteindre. Ils ont essayé deux fois, ils ont échoué deux fois. Waouh. Vous remarquez quelque chose ? Vous perdez. Vous perdez. Vous perdez. Et maintenant, vous perdez de façon plus dangereuse encore, parce que regardez les dégâts que l'Iran a causés. Les

bases militaires américaines ont été rasées dans quatre ou cinq pays de la région du Golfe. Waouh. Mais ici, en Amérique, personne ne l'explique. Et je n'invente rien, je n'utilise aucune donnée secrète. Tout cela est public. C'est partout, mes amis. Et personne, personne n'ose nous dire ça.

Les entreprises américaines ont délocalisé leur production des États-Unis vers la Chine au cours des quarante dernières années, parce que c'était rentable. Personne ne leur a mis un pistolet sur la tempe. Le gouvernement américain ne les y a pas forcées. Les travailleurs américains non plus. Elles faisaient déjà des profits, mais elles en voulaient davantage. Et aller en Chine leur a permis d'obtenir des salaires plus bas, ainsi qu'un gouvernement désireux de leur apporter la technologie américaine, et tout ce qu'il fallait pour apprendre et l'utiliser. C'est ce qu'elles ont fait. Tout comme l'Amérique des débuts a utilisé les ressources, les compétences et la technologie de l'Europe. C'est ce que font les pays qui arrivent plus tard. Nous devons être conscients de notre déclin. Pas parce que, vous savez, nous devrions en avoir honte. Le déclin est arrivé à tous les empires de l'histoire humaine.

Les Grecs, les Romains, les Ottomans, les Perses, et ainsi de suite. Nous n'avons aucune raison de... On ne voit pas les Grecs se promener la tête basse parce que leur empire a décliné. Il ne s'agit pas d'empêcher cela. On ne peut pas. Personne ne le peut. La question, c'est comment on s'y prend. Est-ce qu'on va décliner avec dignité, faire de cela un sacrifice partagé, rassembler le pays pour traverser cette phase de manière solidaire, dans un esprit de communauté, plutôt que de se sauter à la gorge ? Et cela ne concerne pas seulement l'intérieur du pays, mais aussi le reste du monde. Les Chinois veulent avoir la possibilité de se développer et de devenir riches, de faire pour eux-mêmes exactement ce que les Américains ont fait. Est-ce qu'on va devenir l'ennemi de cela ? Si vous vous opposez à ce genre de progrès pour un pays quatre fois plus grand que le vôtre, alors vous êtes stupide.

#Danny

Professeur Wolff, c'était une excellente émission aujourd'hui. Je veux m'assurer que tout le monde sache que votre site internet, Democracy at Work, figure dans la description de la vidéo. Alors, allez y jeter un œil, ainsi qu'à la chaîne YouTube de Democracy at Work. Je veux remercier toutes celles et ceux qui ont regardé aujourd'hui. Merci pour les super chats, d'ici et d'ailleurs. Je vous en suis reconnaissant. Un grand merci à toi, Kirk, pour ton super chat. Et merci à tous les modérateurs présents dans le chat aujourd'hui. Merci, plus généralement, à toutes celles et ceux qui ont suivi l'émission. Cliquez sur le bouton « J'aime » avant de partir. Professeur Wolff, un dernier mot avant de nous quitter ?

#Guest

Non, c'est simplement que je veux vous dire... Vous savez, vous m'invitez gentiment, et je suis très heureux d'être ici. Mais je tiens à vous féliciter pour ce que vous faites, et pour le faire

régulièrement, avec constance. Le pays a plus que jamais besoin de ce type de conversation. Et des gens comme vous, qui la rendent possible, accomplissent un service public très, très important. Je veux simplement que vous, les auditeurs et les téléspectateurs, y réfléchissiez un instant.

#Danny

Merci beaucoup, professeur Wolff. J'ai vraiment hâte de vous recevoir à nouveau très bientôt. On va se quitter ici. Tout le monde, cliquez sur le bouton « J'aime » avant de partir. Tous les moyens de soutenir cette chaîne sont indiqués dans la description ci-dessous, ainsi que les liens pour découvrir l'ensemble du travail du professeur Wolff. Très bien. À demain, à quatorze heures, heure de la côte Est. Je serai de retour et j'annoncerai alors qui sera mon invité. Au revoir.